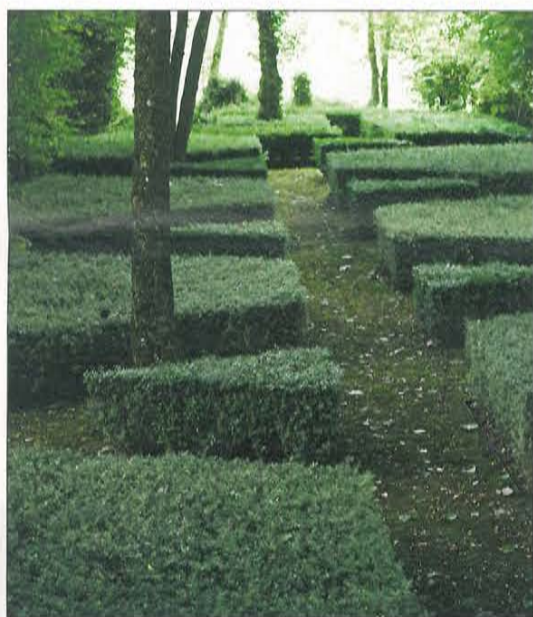




Topiaires d'ifs et graminées géantes «Miscanthus sinensis Gracillimus» dans le parc du château de Pange en Lorraine.

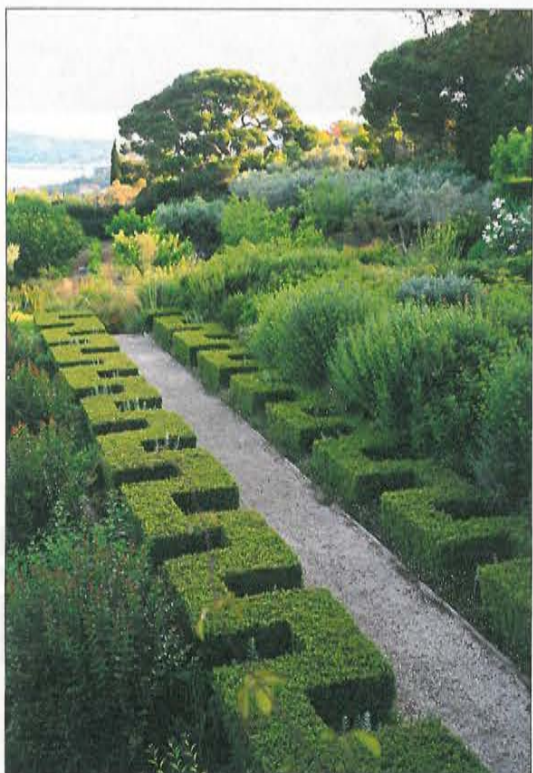


Des broderies de buis, une composition intitulée «Folie Cheyenne» au Domaine de Vertefeuille, en Normandie.

ENTRETIEN IMPROMPTU AVEC

# Louis Benech, jardinier des rois

Le paysagiste français de renommée internationale fait revivre une parcelle oubliée des Jardins du château de Versailles, le Bosquet du Théâtre d'Eau, qui sera ouvert au public cette année. L'occasion d'une incursion dans son fief parisien, une ancienne imprimerie au cœur du quartier de Belleville, pour converser d'horticulture tout en déterrants les racines du passé. Rencontre ensoleillée. **Par Géraldine Schönenberg. Photographies: Eric Sander**



«Myrsine africana» taillée en forme de grecque au Mas Sainte-Anne.

L'homme s'était ému qu'on s'intéresse à sa personne. Lui qui compose des symphonies végétales dans le monde entier est aussi modeste qu'un brin d'herbe. Au dixième coup de sonnette à tous les étages de son domaine, à la fois domicile et bureau, à l'entrée de la Cité Saint-Chaumont, une résidence métissée de Belleville, il apparaît à la fenêtre, honteux, tiré d'une sieste réparatrice au cœur de l'après-midi. «Je voyage beaucoup, j'ai une vie de fou.» Car il orchestre des espaces verts sur tous les continents lors de ce qu'il appelle «ses voyages intersidéraux». Barbe taillée à la Hemingway,

tenue colorée de gentleman farmer, le débit du paysagiste est de type *volubilis*, et ses idées s'enroulent les unes autour des autres comme des lianes de glycine. Louis Benech nous entraîne d'abord derrière les grilles de la petite cour de son agence faire quelques pas dans la cité qu'il agrémente ici et là, pour le plaisir, de quelques oasis végétales. «Je fais tout le temps des plantations. Ici, c'est une *clematis armandii* (plante grimpante à floraison précoce, ndlr), nom donné en l'honneur du Père Armand, un jésuite qui l'a découverte au XIXe siècle.» Quelques considérations botaniques plus tard, il nous offre un café avant de nous installer dans son bureau.

L'homme est un érudit dont l'art suprême est de semer des digressions et d'emprunter des chemins de traverse tout au long de l'entretien. Et comme on est peu versé dans les subtilités horticoles, on se laisse emporter avec bonheur dans ses récits-épopées lors desquels il parcourt son arbre généalogique dans tous les sens et paraît se passionner pour le genre humain tout autant que pour l'univers paysager. Florilège.

**A lire: Louis Benech, douze jardins en France**, préface d'Erik Orsenna, textes d'Eric Jansen et photographies d'Eric Sander, Editions Gourcuff Gradenico.

## > Le jardin, un être vivant

«J'aime les jardins dans tous leurs états: vagissants et bésés, ridés et mourants. Ce que j'aime observer, c'est la vie qui s'y passe. Dans le Bosquet du Théâtre d'Eau à Versailles, j'avais envie de garder deux arbres, un if et un buis, qui en sont la mémoire vivante. L'if est brisé, il porte la blessure physique de la tempête de 2000, ce qui m'intéresse c'est qu'il est marqué dans sa fibre et que, dans ses anneaux de croissance, il y aura toujours une cicatrice.»

## > Le jardin, insensible au progrès

«Le jardin est un des derniers bastions de résistance au progrès. Rien n'a évolué quant à la croissance végétale, à part peut-être la façon de la percevoir, mais globalement elle n'a pas changé, dans notre climatologie on a toujours des saisons. La bouture existe depuis toujours, c'est un clonage. On sait juste aujourd'hui comment la multiplier par la micro-propagation. Mais ce n'est pas vraiment du progrès, c'est un affinement technique qui permet de produire davantage.»



## > Le style Louis Benech

«J'aime qu'on se dise en regardant un de mes jardins qu'il a toujours été là, faisant oublier que je l'ai dessiné. Ma démarche est extrêmement pratique et liée aux qualités et aux défauts de l'endroit, que l'on essaie soit d'éliminer, soit de contourner, soit d'apprivoiser. Je fais des cadrages comme un photographe quand le paysage est beau.»

«La réflexion est aussi intéressante sur un petit jardin que sur un grand. Ce qui est crucial, c'est la capacité d'entretien du propriétaire, qu'il soit public ou privé. J'aime que mes créations n'aient pas l'air signées et qu'elles semblent intemporelles. Mes jardins n'ont pas volonté à être contemporains. Aujourd'hui, les gens croient qu'ils s'expriment de manière contemporaine alors qu'ils ne font que rajouter des gimmicks.»



## > Le territoire de l'enfance, entre terre et mer

«Des souvenirs liés au jardin, j'en ai plein mais ils sont très ordinaires, probablement les mêmes que les vôtres. J'ai été élevé dans l'île de Ré où il n'y a pas d'arbres... Mais j'avais une grand-mère maternelle qui adorait jardiner et je l'aidais dans son jardin qui était absolument charmant, il y avait des arbres fruitiers tordus et des hémérocalles, appelés aussi «lys d'un jour». Et chez ma grand-mère paternelle, au Pays basque, j'avais un bout de potager. De 10 à 18 ans, j'ai été pensionnaire au lycée de La Rochelle dont la cour d'honneur était plantée de trois très beaux arbres: un *magnolia grandiflora*, un *paulownia tomentosa* et un pin noir. J'ai du sang anglais du côté maternel, ce qui explique pas mal de choses parce qu'en Angleterre jardiner est un sport national. Quant aux hommes, il n'y a que des marins dans ma famille. J'ai des aïeux qui ont découvert des îles, ils étaient tous corsaires, au service du roi, et malouins dans la lignée de Jean Bart ou de Surcouff. Moi-même, j'adore la mer.»



## > De jardinier privé à paysagiste international

«Le réaménagement du Jardin des Tuileries en 1990 a été mon premier gros chantier, où je n'avais aucune légitimité puisque jusqu'alors j'exerçais comme jardinier, avec une bêche et mes dix doigts. Nous avons gagné le concours lancé sous François Mitterrand et Jack Lang. Je n'étais pas encore paysagiste et je me retrouvais au sein d'une équipe ultra-diplômée composée des paysagistes Pascal Cribier et François Roubaud. Cela a été très dur et je l'ai fait avec toute ma bonne volonté et toute mon inconscience.»

Ci-contre de haut en bas:

une allée bordée de sceaux-de-Salomon géants et de Pulmonaires «Majesté» dans le parc du château de Pange. Le jardin du Mas Sainte-Anne, en Provence, planté de rosiers rugueux blancs et de lauriers-roses «Sœur Agnès». Le parc du Domaine de Vertefeuille en Normandie.

## > Dans le sillon de Le Nôtre

«Le Nôtre est le plus grand paysagiste de tous les temps. Ses jardins sont tellement intelligents, c'est fascinant. J'étais récemment à Vaux-le-Vicomte pour retrouver cette transparence qui fait que lorsqu'on entre dans le château, l'œil le traverse de part en part, donnant l'impression que tout est de niveau. Alors que le château est bâti sur un socle avec des douves tout autour, face au jardin qui descend jusqu'à la rivière de la Poêle. Et lorsqu'on remonte au château depuis la rivière, on ne voit que des murets. Tous les bassins sont de taille croissante pour faire croire à une absence d'éloignement, et le château s'enquille dans un miroir d'eau carré où il se reflète entièrement. Tout est dément de calcul. Ce genre d'anamorphose ne fonctionne que dans des lieux d'envergure mais dans une de mes réalisations, un petit jardin informel, j'ai fait une perspective ralentie avec des massifs plus larges au début qu'à la fin et inversement un jeu de vides croissants, alors que le tout est lové dans deux haies pincées en perspective accélérée, exactement comme Le Nôtre travaille. C'est l'opposition des proportions qui crée le trouble.»

«Les broderies, compositions de buis que j'utilise, sont des expressions typiquement XVIIe. Aux Tuileries, elles étaient au pied du château. A l'époque de sa construction, on vivait au premier étage, ce que l'on appelait le «piano nobile» (étage noble) en Italie. On pouvait donc en lire le dessin et la stylistique. Puis, sous Louis XV, on a commencé à investir le rez-de-chaussée, le rez-de-jardin, en y aménageant pièces à vivre et salles de réception en prenant conscience que c'est agréable d'être de plain-pied. On est passé du château fort au château qui s'ouvre. A l'Élysée par exemple, les beaux salons (qui étaient destinés à la Pompadour) sont au rez-de-chaussée.»

## > Les liens entre paysagisme et architecture

«Le principe de réflexion est à peu près le même, il y a une distribution, une circulation. Mais un jardin c'est un lieu de promenade, pas une architecture qu'on envisage comme une succession logique d'espaces avec des fonctions. Il y a des endroits où l'on a envie de tout lire tout de suite, où c'est le paysage qui prime donc c'est lui qu'on magnifie, et il y a des lieux où il n'y a pas forcément de découpage de l'espace. Je change très peu la géographie physique d'un lieu, car je n'aime pas tripoter ce qui existe. Exceptionnellement, il y a des années, j'ai créé un jardin avec seulement des mouvements de terrain, des dénivelés très doux. On a râpé un bout de colline pour voir un lit de rivière et une falaise morte magnifique.»

«Le jardin s'apparente à d'autres choses que l'architecture. Si l'architecture est très photogénique, par exemple, un jardin ne l'est pas, l'important c'est le sentiment que l'on en a. Il y a des endroits où l'on se sent bien parce qu'on se sent tenu, d'autres où l'on sent un courant d'air derrière soi.»